

Entretien avec Norman Cohn

Jean-Philippe Gravel

Volume 20, Number 3, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33306ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gravel, J.-P. (2002). Entretien avec Norman Cohn. *Ciné-Bulles*, 20(3), 4–5.

«*Atanarjuat est aussi le résultat d'une collaboration.*» Norman Cohn

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Contrairement à ce que son titre laisserait supposer, la carrière en salle d'**Atanarjuat, la légende de l'homme rapide** de Zacharias Kunuk ressemble moins à la trajectoire d'un «coureur rapide» que celle d'un coureur de fond, carburant moins à la vitesse qu'à l'endurance et au bouche-à-oreille¹. Le phénomène méritait d'être observé pour ce film de presque trois heures, tourné dans la terre de Baffin, lent comme une langue archaïque, mais aussi rempli d'une indiscutable verve de conteur comme d'une acuité documentaire certaine, quand il s'agit de reconstituer les mœurs d'un passé inuit qui précéda l'arrivée des colons et le choc culturel qui s'ensuivit.

C'est à l'occasion de la sortie pancanadienne du film que Norman Cohn, qui dans sa boîte de production nunavienne cofondée avec, entre autres, Zacharias Kunuk, accumule les fonctions de directeur-trésorier comme de directeur de la photographie et de monteur, discuta avec nous de sa conception du succès vaillamment remporté de ce film qui, au départ, n'inspirait que le scepticisme de distributeurs frileux devant sa durée comme son sujet. Explorant un territoire à peine arpenté sinon par quelques valeureux, et plus très jeunes, pionniers — on pense forcément à Robert Flaherty et son **Nanook of the North** — **Atanarjuat** exsude le charme de l'histoire orale, mais demeure également — jusque dans son classicisme, à qui la vidéo digitale semble donner un nouvel éclair de jeunesse — une œuvre résolument moderne, dont on peut dire sans honte qu'elle est déjà anthologique.

Ciné-Bulles: *C'est donc la seconde fois qu'Atanarjuat est montré dans des salles canadiennes cette année. Comment cela s'explique-t-il?*

Norman Cohn: Pour être éligible aux Oscars et aux Génies, le film devait avoir circulé en salle avant la fin de l'année 2001. Notre solution fut alors, en un premier temps, de le projeter un mois, sans distributeur, au Cinéma Parallèle de l'Ex-Centris, séjour pendant lequel le film a fait salle comble presque tout le temps. Mais c'était limité: on ne pouvait pas distribuer le film à l'échelle nationale avec des copies disponibles dans les deux langues sous-titrées, française et anglaise, comme nous le faisons maintenant.

Ciné-Bulles: *Vous n'aviez pas de distributeur? Le film avait fait sensation à Cannes...*

Norman Cohn: Mais il y a une différence entre «faire sensation» et «faire sensation». À Cannes, je crois que, pour la plupart des gens de l'industrie, quelque chose de bizarre venait d'arriver, point. On a aussi beaucoup pensé dans les coulisses qu'on avait finalement donné la Caméra d'or au film parce qu'il aurait été la sensation «politiquement correcte» de l'heure... Donc même si on pouvait compter sur un succès d'estime, les distributeurs n'y voyaient pas pour autant de potentiel commercial. Les choses ont un peu changé depuis, car le film a fait beaucoup d'entrées, notamment en France, où plus de 70 copies ont circulé simultanément.

Ciné-Bulles: *Vous avez accompagné le film en Europe: le public a-t-il parfois accueilli le film comme un reflet documentaire de la vie inuit contemporaine?*

1. Récapitulation sommaire pour le néophyte: remarqué à Cannes au printemps 2001, récompensé lors du dernier FCMM, distribué massivement en France et confidentiellement au Québec (en novembre 2001) comme en Angleterre (le film aurait fait salle comble, la seule où il ait été présenté, plusieurs semaines) avant de connaître finalement les honneurs d'une sortie pancanadienne pilotée par Alliance Atlantis Vivafilm en avril 2002.

Norman Cohn: Même si on trouve dans *Atanarjuat* des éléments de fantastique, des esprits, des meurtres et deux scènes érotiques, il y a des gens qui prennent effectivement le film pour un documentaire. Nous avons considéré cela moins comme une insulte qu'une preuve du peu qu'ils savent de la vie dans cet endroit. Reste aussi que le film peut avoir quelque chose de déroutant dans sa situation temporelle, car nous avons bien pris soin de ne pas identifier l'année où l'histoire se déroule. On devine que c'est une époque qui précède l'arrivée des colons.

Ciné-Bulles: Vous avez également fait la direction de la photographie du film, qui est souvent impressionnante. Vu le climat et le décor, était-il préférable pour vous de travailler en Bétacam Digitale qu'en pellicule?



Norman Cohn

Norman Cohn: Disons que nous savions très bien ce que nous faisons et ce que nous voulions, car nous avons une longue expérience avec la vidéo. Il faut connaître la caméra avec laquelle on travaille et, dans les circonstances extrêmes dans lesquelles nous avons tourné, le fait de posséder un modèle entièrement professionnel, et non une caméra «semi-amateur», a fait toute la différence.

Il y a aussi que la vidéo est plus participative, alors que le cinéma est d'emblée plus distancié. Nous voulions que le spectateur se sente happé dans l'espace du film, son climat et son environnement.

Ciné-Bulles: Avec votre maison de production, *Igloolik Isuma Productions*, vous affirmez l'intention de constituer une industrie cinématographique inuit. Quels sont vos objectifs?

Norman Cohn: Pour le moment, l'industrie du film au Nunavut, c'est nous. Et contrairement aux autres provinces, nous ne disposons pas du soutien de l'État; le gouvernement ne se soucie pas encore d'encourager la production audiovisuelle au Nunavut. J'espère donc que le succès de ce film nous aidera à faire accepter des projets plus facilement.

Ciné-Bulles: Sur quoi travaillez-vous actuellement?

Norman Cohn: Sur ce que Zacharias et moi appelons le *Shamanism project*, un «Western du nord»: un film qui se déroule dans les années 1930, période où la culture inuite a eu ses premiers contacts avec la culture occidentale par le biais des missionnaires et des chasseurs. C'est une période de transition, car un régime vient de tomber — celui du chamanisme — et un autre s'installe: un peu comme à la chute du mur de Berlin ou le démantèlement de l'URSS si vous voulez. Une période qui en un très court laps de temps a attiré toutes sortes de gens bizarres ou ambitieux, qui voyaient dans cette transition un moment d'opportunité. Le film va raconter, du point de vue du Chaman, la confrontation entre la culture chamanique et cette culture occidentale. Alors on peut s'attendre à ce qu'il y ait davantage de magie et d'incantations...

Ciné-Bulles: Vous habitiez à New York auparavant et demeurez maintenant à Igloolik depuis 1985. Cela paraît comme un choix pour le moins audacieux.

Norman Cohn: Mais cela s'est déroulé plus graduellement que vous ne le pensez! J'ai habité au Québec longtemps après New York, où je suis né, et avant le Nunavut. Que dire? Je suis aussi «nunavien» que je peux... Je suis établi là-bas, j'y ai envoyé mon enfant à l'école... et je connais tout le monde. Je ne me considère pas comme un «Inuit» d'adoption. Pensez qu'*Atanarjuat* est aussi le résultat d'une collaboration, d'une rencontre dialectique entre un vidéaste comme moi et quelqu'un comme Zacharias, entre la tradition millénaire des légendes orales inuites et la pratique de la vidéo électronique haut de gamme, aussi. Si le spectateur, en regardant le film, arrive à oublier tout cela pour simplement se laisser emporter par l'histoire, cela sera un signe de notre réussite. Mais si quelqu'un souhaite rédiger une thèse sur cette rencontre entre les cultures et les techniques, il y aura certainement aussi beaucoup de choses à dire! ■